

Au cours de français : le sens ou les compétences

Le sens... voilà un mot qui, pour être à la mode, n'en est pas moins frappé d'une fâcheuse ambigüité. D'après le Petit Robert, «sens» peut signifier selon les cas la «direction que prend une activité», la «faculté de bien juger», l'«ensemble d'idées intelligibles que représente un signe ou un ensemble de signes» ou encore la «raison d'être de quelque chose».

Si l'on s'en tient à cette dernière définition, d'aucuns s'avisent aujourd'hui que nulle démarche pédagogique ne vaut si elle n'a de sens pour ses acteurs, enseignants comme enseignés. Le sens serait-il donc une denrée dont pourrait s'abstenir les compétences ? A vrai dire, tout a une raison d'être, y compris le prétendu non-sens, et ce qui ferait plutôt défaut, à l'école comme ailleurs, c'est surtout l'explicitation du sens et le débat à son sujet. Les élèves apprennent un tas de choses, mais l'objectif de ces savoirs est-il toujours présenté comme tel et soumis à la réflexion commune par l'enseignant ? Or, à occulter le sens de ce qu'on fait, on s'expose à de multiples malentendus. Ce qui

Les exclus du fonctionnalisme

Mon intention ici n'est évidemment pas de contester l'importance des compétences fonctionnelles. Voici plus de trente ans qu'elles devraient faire partie des objectifs naturels du cours de français, et il y a plutôt lieu de s'en réjouir. Le problème est que l'on tend aujourd'hui à leur octroyer une place exorbitante dont on ne semble pas mesurer qu'elle conduit tout droit à une grave dérive. En effet, quand on n'a à l'esprit que le «socialement utile», quatre choses capitales risquent de passer à la trappe.

En premier lieu, l'expérience de la rencontre, du dialogue, de l'échange riche et ouvert entre le prof et les élèves, mais aussi entre les élèves et les élèves, ou encore entre les élèves et les livres. Ces diverses formes de rencontres ne sont certes que des événements, des expériences improgrammables, mais parce qu'elles touchent à l'affectif, elles sont aussi porteuses de sens pour les élèves qu'un enseignement programmé selon des «socles de compétences».

En deuxième lieu, l'expérience du plaisir de lire, d'écrire, d'écouter et de parler, qui est, elle aussi, improgrammable et extérieure à toute compétence, mais sans laquelle, Daniel Pennac l'a bien rappelé (cf. *Comme un roman*), rien ne peut réellement être appris.

En troisième lieu, l'expérience de la culture

et que notre système scolaire confine dans des filières ghettos où leur est ôtée toute possibilité d'émancipation réelle (cf. la limitation à deux heures/semaine du cours de français dans l'enseignement professionnel).

La vocation éthique du cours de français

Mais ce que la dictature fonctionnaliste risque peut-être le plus de laisser dans l'ombre, ce sont les valeurs éthiques qui traversent les matières et les compétences enseignées et sont seules aptes à mobiliser en profondeur les élèves et les enseignants. En l'occurrence, le cours de français devrait avoir pour vocation de mettre en œuvre d'une manière toute particulière deux valeurs complémentaires qui donnent leur sens à toutes les autres.

La première de ces valeurs est la tolérance. Tolérance des lectures complémentaires, de la diversité régionale et historique, littéraire et langagière, linguistique et ethnique, mais aussi des représentations d'autrui, même lorsqu'elles sont ressenties comme stéréotypées : on a là la condition de tout dialogue humain respectueux et ouvert.

La seconde valeur est le refus des simplismes, le sens de la complexité, l'esprit d'analyse, le doute méthodique. Cette attitude s'applique évidemment d'abord à la lecture des textes, mais elle concerne aussi l'expression (écrite ou orale) et, d'une manière générale, le rapport à la langue. C'est d'elle que dépend l'exercice de la

se à de multiples malentendus. Ce qui paraît tomber sous le sens à l'enseignant (par exemple, l'idée que de savants exercices d'analyse grammaticale aideront l'élève à mieux s'exprimer) peut être perçu comme insignifiant par l'élève ; pire, la non-explicitation du sens des compétences risque à tout moment d'aboutir à des pratiques d'enseignement aveugles ou incohérentes, voire à des conflits entre des types de sens opposés.

Savoir-faire vs Savoirs

Sauf erreur en effet, deux grands systèmes de valeurs s'affrontent depuis longtemps sur le terrain scolaire. D'un côté, les valeurs utilitaires et fonctionnelles, aussi nommées les compétences. De l'autre côté, les valeurs culturelles, aussi nommées les «savoirs».

Entre ces deux systèmes, il est de bon ton de penser que seules les premières sont vraiment nécessaires, tandis que les secondes sont perçues comme une sorte de luxe réservé aux élites. Fait remarquable, cette idée est partagée tant par les responsables économiques et politiques que par un certain nombre de pédagogues de bonne volonté. Côté économique, on souligne qu'en temps de crise, il faut d'abord transmettre aux élèves les compétences qui leur permettront de s'insérer dans le monde du travail, d'être utiles à l'entreprise, rentables financièrement. Côté pédagogique, on insiste sur l'idée que seuls les savoirs socialement utiles ont une chance de pouvoir motiver les élèves, et en particulier ceux qui sont en difficultés. L'étude ne doit plus porter sur des contenus mais sur des processus : ce qui importe, c'est seulement d'apprendre à apprendre. Le prof de français est donc prié de laisser la littérature, la créativité et l'imaginaire au placard pour se consacrer corps et âme à la technique du résumé et du rapport, à la grammaire de texte et à la lecture de la presse.

appris.

En troisième lieu, l'expérience de la culture comme réservoir de connaissances passées et présentes, caisse de résonance permettant de contextualiser, comparer, décoder, relativiser, ou tout simplement comprendre les situations, les événements, les textes. Contrairement à ce que prétend une certaine doxa ambiante, cette culture n'est pas une simple banque de données dont il suffirait d'avoir l'index pour pouvoir s'en servir : elle ne sert vraiment qu'à celui qui se l'est appropriée personnellement dans sa mémoire. De plus, pour être porteuse de sens, elle doit combiner la maîtrise d'un certain nombre de référents communs perçus comme fondateurs et l'ouverture à la diversité des cultures humaines. La culture ainsi comprise constitue une nécessité vitale pour tous les élèves, à commencer par ceux qui ne peuvent la recevoir que par l'école

l'expression écrite ou orale, et, d'une manière générale, le rapport à la langue. C'est d'elle que dépend l'exercice de la liberté de penser et d'agir.

Faire du cours de français le lieu de rencontres multipliées, lier le travail au plaisir, éveiller à la richesse de la culture et à la diversité des cultures, apprendre à respecter les différences et à combattre les évidences : c'est peut-être en poursuivant constamment ces objectifs complémentaires que le professeur de français arrivera le mieux à motiver ses élèves et à se motiver lui-même, car, ce faisant, il donnera à son enseignement le sens le plus noble qui soit, qui est de contribuer à former des citoyens libres et tolérants.

Jean-Louis Dufays

Ce texte applique les recommandations orthographiques du Conseil supérieur de la langue française.

